

Robert A. Papen et Sandrine Hallion (dir.), *À l'ouest des Grands Lacs : communautés francophones et variétés de français dans les Prairies et en Colombie-Britannique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 301 p.

Laurence Arrighi

Numéro 40-41, automne 2015, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1043706ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1043706ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arrighi, L. (2015). Compte rendu de [Robert A. Papen et Sandrine Hallion (dir.), *À l'ouest des Grands Lacs : communautés francophones et variétés de français dans les Prairies et en Colombie-Britannique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 301 p.] *Francophonies d'Amérique*, (40-41), 259–262.
<https://doi.org/10.7202/1043706ar>

Recensions

Robert A. Papen et Sandrine Hallion (dir.), *À l'ouest des Grands Lacs : communautés francophones et variétés de français dans les Prairies et en Colombie-Britannique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 301 p.

La recherche sur la langue des communautés francophones de l'ouest du Canada connaît ces dernières années un essor certain. Le présent collectif, dirigé par Robert Papen et Sandrine Hallion, témoigne de ce développement et permet d'avoir accès, en un seul et même volume, à des travaux portant sur le fait français dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta et de la Colombie-Britannique.

Un texte de présentation (p. 1-19), signé par les deux codirecteurs, ouvre le volume en faisant état de travaux antérieurs sur les parlers français dans les provinces susmentionnées. Certes, il ne s'agit pas d'un répertoire exhaustif. Toutefois, le choix de présenter ces travaux par décennies donne au lecteur un aperçu des études s'étalant des années 1950 à nos jours et témoigne aussi d'une productivité toujours accrue. Nul doute enfin que la bibliographie de quelque dix pages qui clôt ce premier texte saura offrir une porte d'entrée pour quiconque cherche à se documenter sur la langue française dans l'Ouest canadien.

Autre porte d'entrée vers la francophonie de l'Ouest, le long article (p. 21-67) signé par l'historien et sociologue Gratien Allaire, qui dresse un tableau de l'évolution historique de la francité du Manitoba à la Colombie-Britannique en s'attachant particulièrement aux mouvements, aux rencontres et aux mélanges des populations. Les nombreuses communautés francophones de l'Ouest ont en effet une histoire assez complexe dont l'historiographie du Canada français commence à peine à prendre la mesure.

Après ces deux premiers textes, nous passons à une suite d'articles qui rendent compte de résultats de recherches traitant de divers aspects

linguistiques (phonétiques, en tête de liste) des parlers français de l'Ouest. L'étude de Sandrine Hallion (p. 69-107) vise deux objectifs : relever les modes de marquage (de mise en relief) de certaines particularités lexicales commentées lors de la collecte d'un corpus dans le village de Notre-Dame-de-Lourdes, au Manitoba, et considérer les valeurs sémantiques reliées à la lexie « cabousse ». En se concentrant sur les propos métalinguistiques des locuteurs lourdais, Hallion montre ainsi l'un des usages ciblés que l'on peut faire d'un corpus rassemblé dans le cadre plus large du projet « Identités francophones dans l'Ouest canadien : définition, valorisation et transmission »¹.

Nicole Rosen et Élyane Lacasse (p. 109-153) procèdent, pour leur part, à une étude comparée du traitement de l'opposition /o/ - /u/ par deux groupes de francophones manitobains. Elles proposent l'interférence comme facteur de différenciation linguistique pour expliquer pourquoi cette opposition, maintenue dans la population franco-manitobaine, disparaît dans les productions des Métis. Ces derniers, en contact continu avec les langues algonquines, neutraliseraient, conformément à ce qui se passe dans ces langues, le trait distinctif qu'est le degré d'aperture de ces voyelles.

C'est aussi un regard comparé sur les usages de deux groupes d'origine différente qu'offre France Martineau (p. 155-187). En utilisant un vaste corpus frankaskois, la chercheuse montre qu'au sein de la francophonie de la Saskatchewan, c'est avant tout la question des origines, soit laurentienne (avec parfois un passage par les États-Unis) soit européenne, des locuteurs ou de leurs parents qui induirait des comportements linguistiques différents. La démonstration est ensuite faite en analysant l'usage des variantes de la première personne du singulier du verbe *aller*, soit *je vais/je vas/m'as*, auprès de locuteurs qui s'identifient à l'un ou à l'autre des deux groupes. Précisons que la pertinence du choix de la variable tient notamment au fait que l'une de ces formes (*m'as*) est rare en Europe alors qu'une autre (*je vas*) ne connaît pas la même valeur sociale en Europe et au Canada.

¹ Entre 2007-2013, un projet d'Alliance de recherche universités-communautés (ARUC), « Identités francophones dans l'Ouest canadien : définition, valorisation et transmission » (IFO), a rassemblé des chercheurs de neuf institutions universitaires et plus de quarante partenaires communautaires au Manitoba, en Saskatchewan et en Alberta dans le but de se pencher sur la diversité des identités francophones dans l'Ouest et de contribuer à une meilleure connaissance (et reconnaissance) de celles-ci.

C'est encore à des francophones saskatchewanais, en l'occurrence de la communauté de Prince Albert, que s'intéressent les auteurs de l'article suivant. Robert Papen et Davy Bigot (p. 189-234) nous offrent en premier lieu un portrait (essentiellement d'ordre démolinguistique) de ce groupe avant de se consacrer à deux faits de prononciation, soit l'assibilation de /t/ et de /d/ devant les voyelles fermées antérieures et les réalisations phonétiques représentées par les graphies *oi*, *ois* ou *oit*. Si la variabilité de ces dernières peut être largement ramenée à des facteurs internes, ce sont plutôt des facteurs externes, tels que l'âge et le sexe, qui semblent régir le traitement des dentales. Enfin, les auteurs, loin d'occulter l'importante variation idiolectale dans leur corpus, tentent d'y trouver des explications.

Davy Bigot, toujours dans un travail consacré au français de l'Alberta (p. 235-266), utilise un corpus de jeunes locuteurs recueilli dans les années 1970 pour étudier l'usage de connecteurs et de marqueurs discursifs empruntés à l'anglais. Parmi ceux-ci, seul *you know* possède alors une utilisation étendue, et encore est-elle circonscrite à des témoins « revendiquant [par ailleurs] une identité de “personne bilingue” » (p. 262). Ce faisant, l'étude proposée montre que l'emploi de connecteurs et de marqueurs discursifs empruntés à l'anglais, certes un phénomène commun aux variétés de français parlées dans les communautés minoritaires au pays, n'est pas pour autant systématique.

L'article de Douglas Walker (p. 267-276), également consacré à l'Alberta, revient sur un fait de prononciation qui concerne la présence ou l'absence du « e caduc » chez des membres de plusieurs communautés francophones de la région de Rivière-la-Paix, au nord-ouest de la province. Walker montre alors que, sur ce point, l'usage des Franco-Albertains rejoint les grandes tendances observées dans les usages informels du français (aussi bien au Québec qu'en Europe).

Enfin, si, au terme de l'ouvrage, une seule contribution aborde le français en Colombie-Britannique (p. 277-299), ses auteurs, Réjean Canac-Marquis et Christian Guilbault, y offrent un portrait assez détaillé du fait français dans cette province. Il en ressort en particulier la popularité actuelle de cette langue, entretenue essentiellement par de nombreux programmes d'immersion dans des écoles anglophones et l'arrivée marquée de nouveaux résidents en provenance tout aussi bien des communautés francophones du Canada que d'Europe ou d'Afrique. À côté de ces nouvelles cohortes de Franco-Britanno-Colombiens perdure l'ancienne communauté francophone de Maillardville. C'est à

partir de l'enregistrement d'une entrevue effectuée auprès d'une locutrice de cette communauté que les deux chercheurs proposent, pour finir, une analyse linguistique concentrée sur certains traits de sa prononciation et sur quelques aspects morphosyntaxiques de ses énoncés.

Derrière un beau titre et une magnifique couverture (reproduction d'une acrylique sur toile de David Garneau, artiste contemporain lui-même originaire de l'Ouest canadien), le lecteur trouve donc essentiellement une série d'études tout aussi minutieuses dans leur facture que circonscrites dans leur objet. Cette dernière caractéristique se révèle aussi la seule faiblesse de l'ouvrage. En effet, à quelques exceptions près (Hallion et Martineau, notamment), la série de microétudes qui nous est livrée (fortement marquée par l'empreinte de la linguistique variationniste dans sa tradition corelationniste au sens restreint) laisse le plus souvent dans l'ombre les locuteurs, leurs situations, leurs représentations au profit, avant tout, de quelques traits caractérisant le système des parlers envisagés. Toutefois, c'est peut-être cette part manquante qui saura précisément « suscit[er] une certaine curiosité sur le fait français des provinces de l'Ouest et qu[i] donner[a] lieu à de plus amples et à de plus nombreuses recherches sur ces parlers » (p. 10), comme l'appellent de leurs vœux les codirecteurs en concluant leur présentation.

Laurence Arrighi
Université de Moncton

François Ouellet, *Grandeurs et misères de l'écrivain national : Victor-Lévy Beaulieu et Jacques Ferron*, Montréal, Éditions Nota bene, 2014, 380 p.

Dans son essai *Passer au rang de père : identité sociohistorique et littéraire au Québec* (2002), François Ouellet avait déjà précisé les grandes lignes de sa réflexion sur la figure du père. Partant de la psychanalyse (Freud et Lacan) et d'aspects choisis de la sociologie et de l'histoire, il y avait développé une théorie de la figure du père en recourant au paradigme du Québec, où la double colonisation, française puis anglaise, a joué un rôle capital dans la littérature québécoise et le discours social.

Mais c'est surtout après la rédaction de son article « La fatigue de Jacques Ferron est la nôtre » (2005) que s'est imposée à l'auteur l'urgence de rédiger l'essai que voici, illustrant son sujet à l'exemple de Jacques Ferron et de Victor-Lévy Beaulieu (VLB). Les raisons qui ont amené Ouellet à poursuivre sa réflexion sont multiples. Je n'en retiendrai que